

L'idée d'Afrique dans l'histoire. De l'eurocentrisme à l'histoire mondiale.

Catherine Coquery-Vidrovitch
Professeure émérite
Université Paris Diderot Paris 7

2012

(Ne pas reproduire sans autorisation)

L'Afrique a une très longue histoire, trop longtemps ignorée. La cause de cette négligence est connue : c'est l'eurocentrisme qui a dominé la genèse des sciences depuis le début des temps modernes, le Siècle des Lumières et surtout le XIXe siècle. Malheureusement pour l'Afrique, comme ce le fut d'ailleurs aussi pour l'Asie, les sciences humaines et sociales, parmi lesquelles l'histoire et l'ethnologie (il fallut attendre Georges Balandier pour parler de *sociologie* africaine) ont pris forme au moment où la suprématie européenne et, entre autres, sa suprématie culturelle s'est affirmée fermement sur le reste du monde. Celui-ci en a pâti, car le point de vue de l'observateur est devenu pour une longue, une trop longue période, un point de vue supposé vérité universelle. Ce postulat ne fut remis en cause que par les *subaltern studies* lancées par des penseurs indiens et palestiniens à la fin des années 1970.

Auparavant, c'est précisément au moment où s'élaboraient les sciences humaines¹ que l'Afrique en tant que telle, et d'abord l'Afrique géographique fut constituée en tant qu'objet d'étude par les Européens, connaissance qu'ils ont peaufinée depuis les XVIe-XVIIIe siècles jusqu'à les transmettre pratiquement telles quelles jusqu'à il y a peu. En effet, dans l'Antiquité, le monde méditerranéen ne connaissait pas l'Afrique comme continent : les espaces non ou mal connus au sud de l'Égypte ou du Maghreb étaient dénommés selon les cas Nubie, Éthiopie, ou Libye. *Africa* apparaît chez les Romains, mais pour ne désigner que l'arrière-pays immédiat de leur grande ennemie, la Carthage des Punique (d'où le surnom donné à son vainqueur, *Scipio africanus*).

Quant à l'Afrique, son nom sera repris un peu plus tard par les Arabes d'Afrique du Nord sous le nom d'*Ifriqiya*. Mais il ne désignera l'ensemble du continent qu'avec la circumnavigation de celui-ci par les Portugais, à l'extrême fin du XVe siècle, avec le franchissement du cap alors rebaptisé de Bonne Espérance (1498). L'Afrique vue par l'Occident est alors née des portulans et de la cartographie. C'est à partir du XVIe siècle que les écrits européens vont la décrire, et la constituer de leur point de

¹ Cf. Immanuel Wallerstein, *Impenser la science sociale : pour sortir du XIXe siècle*, Paris : PUF, 1995, et *Ouvrir les sciences sociales : rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales*, Paris : Descartes & Cie, 1996.

vue : marchands, missionnaires, explorateurs, voyageurs de toute espèce et trafiquants d'esclaves vont élaborer leur idée d'Afrique. Le savant congolais Valentin Mudimbe en a inventorié et déconstruit la fabrication dans deux ouvrages : *The Invention*, puis *The Idea of Africa*, dans les années 1980², ouvrages dont la traduction française n'est toujours pas parue, alors que le travail analogue d'Edward Said sur la construction européenne de l'orientalisme, qui remonte à 1978, a été traduit en français dès 1980 puis à nouveau en 2005³. Le grand mérite, à la même époque, de Martin Bernal est d'avoir, de façon similaire, entrepris le même genre de déconstruction quant à la construction européenne à la fois de l'hellénisme et de l'égyptologie. Alors que le travail de Said ou de Mudimbe était dans l'ensemble bien accepté, même avec quelques grincements de dents, celui de Bernal suscita un rejet violent et des controverses sans fin. Pourquoi ? C'est que les deux premiers s'attaquaient à des domaines extra-européens, qui ne concernaient pas la très grande majorité des historiens occidentaux, adonnés à l'histoire de leur propre continent, voire de leur propre pays. Bernal osa s'en prendre au cœur de la « science blanche », avec certes quelques maladresses provocantes, mais aussi beaucoup de bon sens qui lui fut injustement dénié. Car les savants faisaient implicitement ou explicitement de la civilisation grecque une création indo-européenne, et de l'égyptologie blanche fabriquée depuis le XVIIIe siècle, surtout par une construction allemande et française, la « mère » de la culture occidentale, à l'exclusion des autres, et surtout de l'Afrique subsaharienne totalement ignorée. Offense complémentaire, sans être a priori spécialiste reconnu ni du monde grec ni du monde égyptien, Bernal mettait en relation interconnectée les deux domaines. Sa situation objectivement non partisane, car extérieure aux deux champs, et sa spécialité linguistique lui permettaient de confronter à la fois la culture grecque et celle des hiéroglyphes, double approche qui jusqu'alors n'avait guère été abordée. Il fut donc brocardé pour cette insolence, à peu près autant que l'avait été Cheikh Anta Diop une ou deux décennies auparavant. Pourtant, comme le souligne Wim van Binsbergen dans la réédition récente de son livre⁴, l'évolution récente des connaissances lui a donné en grande partie raison : comme Said et comme Mudimbe, Bernal fut un précurseur de talent, voire de génie qui, quoi on en ait dit surtout en France où les *postcolonial studies* mirent très longtemps à être acceptées, ont sans doute définitivement mis à mal la vision eurocentrée de l'histoire du monde.

Étant pour ma part spécialiste de l'Afrique au Sud du Sahara, c'est sur le savoir concernant cette région du monde que je vais m'arrêter. Pourquoi la science occidentale a-t-elle depuis si longtemps fait comme si

² Valentin Mudimbe, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press, 1988 ; *The Idea of Africa*, *ibid.*, 1994.

³ Edward Said, *Orientalism*, 1978. Traduit *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil, 1980, et rééd. en 2005.

⁴ Wim van Binsbergen (ed.), *Black Athena Comes of Age. Toward a constructive reassessment*, Berlin, LIT Verlag, 2011.

l'Afrique n'existait pas, comme si son histoire ne comptait pas, alors que le continent subsaharien a joué, come je vais m'efforcer de le montrer, un rôle mondial depuis les débuts de l'histoire de l'humanité ? Pourquoi l'Afrique subsaharienne fut-elle ainsi marginalisée, oubliée, et même rejetée ?

Ce blocage de connaissance et ce mépris envers les noirs a une longue histoire⁵. Cette construction négative du continent s'est affirmée au moment où se développait du côté européen la traite atlantique des esclaves noirs. Certes, celle-ci s'ajouta à des traites antérieures plus anciennes, aussi bien vers le monde méditerranéen que vers l'Océan Indien, animées par les Arabo-musulmans depuis le VIIIe ou IXe siècle de notre ère. Mais l'originalité de la traite atlantique fut de déterminer une fois pour toutes la couleur des esclaves : à partir du XVIIe siècle, et surtout au XVIIIe, un esclave atlantique ne pouvait être que noir, et tout noir était en somme destiné par nature à devenir esclave, au point qu'au XVIIIe siècle le mot *nègre* était devenu synonyme d'esclave noir. En effet, et ce fut cette fois le legs du XIXe siècle, la découverte par les Européens de *l'intérieur* du continent démarra en 1795 avec l'arrivée de l'Écossais Mungo Park sur la rive du fleuve Niger. L'appréhension de la géographie et des sociétés africaines internes s'accompagna dès lors de la systématisation de l'inégalité supposée des races, en « scientifiant » la distinction entre race supérieure - blanche bien entendu - et races inférieures, dont la plus dénigrée fut la noire. Le tout découlait quasi directement de l'opprobre née dans les siècles précédents de la traite dite « négrière » : le mot en lui-même insiste sur la couleur. À la fin du XIXe siècle, la traite atlantique a quasi disparu, mais lui a fait place la conviction occidentale - États-Unis inclus - de l'inégalité raciale et de l'incapacité des noirs à se développer seuls. Bref l'essor du racisme va dès lors caractériser la première moitié du XXe siècle. On en suit l'accentuation dans la littérature spécialisée tout au long du XIXe siècle. À la curiosité ou même l'enthousiasme des premiers découvreurs succèdent des récits de plus en plus critiques, appelant en fin de siècle à la conquête coloniale de ces peuples barbares soumis au joug de despotes sanguinaires et esclavagistes et qui restent donc à « civiliser » (c'est à dire à christianiser). Ces idées vont être reprises sous une autre forme par la colonisation. Celle-ci, à son tour, a établi une différence légale, statutaire, entre le citoyen (quelques centaines d' « assimilés ») et la masse des « indigènes » (*natives* en anglais), c'est-à-dire des sujets assujettis à un système juridique spécial, celui des codes dits de l'indigénat. Ce régime inégalitaire ne va disparaître en Afrique noire française qu'en 1946.

L'héritage occidental est donc lourd. L'imaginaire occidental d'aujourd'hui est nourri de ce passé cumulatif de mépris anti-noir, anti-africain, qui est passé du païen à l'esclave, puis de l'esclave à l'indigène, ce qui, aujourd'hui, aboutit à l'opposition non moins scandaleuse (car popularisée par l'ultra réactionnaire Le Pen) entre le Français supposé « de

⁵ Cf. C. Coquery-Vidrovitch, "Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire", *Le livre noir du colonialisme. XVIè-XXIè siècle*, (Marc Ferro éd.), Paris, Robert Laffont, pp. 646-685.

souche » (blanc et chrétien) et l'immigré (sous entendu noir ou beur musulman). Ce courant nationaliste exacerbé a finalement accouché en France continentale d'une dernière aberration : le non-concept institutionnel d'identité nationale. Cette entité limitée à un hexagone imaginaire secrété par le « roman national » a abouti, entre autres, au détestable discours prononcé par le Président Sarkozy à Dakar en juillet 2007, selon lequel l'homme africain n'était pas suffisamment entré dans l'histoire – même s'il s'est un peu rattrapé dans son discours prononcé à Brazzaville l'année suivante en mentionnant l'ouvrage que lui avait adressé en réponse l'historienne malienne Adame Ba Konaré, rédigé sous sa direction par une vingtaine d'historiens majoritairement africains⁶.

Il n'empêche : les recherches sur le domaine africain ont été déformées, et largement dénaturées par des siècles de préjugés véhiculés par une majorité d'historiens, d'ethnologues et d'anthropologues de l'époque coloniale et au-delà. C'est bien ce qu'ont entrepris de mettre en cause, de façon décapante, ce qu'on appelle aujourd'hui les *études postcoloniales*. Celles-ci exigent du chercheur de se débarrasser *consciemment* des scories hérités du blocage évoqué ci-dessus, en se dégageant des concepts et des préjugés hérités par des siècles de déformations eurocentrées. Cela concerne au premier chef les Occidentaux, habitués à « mépriser » l'Africain. Mais cela concerne aussi les Africains qui ont souffert, comme les autres, de ce que Valentin Mudimbe, encore lui, a surnommé la « bibliothèque coloniale », c'est-à-dire le bagage accumulé par tous les chercheurs, où qu'ils se trouvent, par le biais eurocentré. Qui plus est : cet héritage a contribué à faire intérioriser par nombre d'Africains le complexe d'infériorité insufflé par la science occidentale. C'est bien ce que déplore Achille Mbembé⁷.

Or, comme les autres parties du globe, l'Afrique a beaucoup apporté au monde. Elle peut être fière de tout ce qu'elle a apporté au long de l'histoire, au lieu de se concentrer sur ce qu'elle y aurait et y a effectivement perdu. Ce que je voudrais montrer dans ce qui va suivre, c'est que l'Afrique, ni plus ni moins que les autres aires culturelles, se situe au cœur de la culture du monde.

D'abord, c'est une lapalissade de rappeler qu'elle en fut au début, puisque l'humanité a pris forme sur ce continent. C'est à plusieurs reprises que, dans les lointains temps préhistoriques, les premiers humains se sont dispersés à travers le monde à partir de l'Afrique centro-orientale. On a longtemps cru que notre ancêtre commun était Lucy, qui a vécu au Kenya il y a quelque 9 millions d'années. Ce serait maintenant plutôt Toumaï, dont la localisation, au nord du Tchad, il y a 13 millions d'années,

⁶ Adame Ba Konaré (sous la dir. de), *Petit traité de remise à niveau de l'histoire africaine à l'attention du Président Sarkozy*, Paris, La Découverte, 2009, réédité en livre de Poche (2010) et publié à moitié prix par trois maisons d'éditions africaines, à Bamako, Alger et Dakar.

⁷ Achille Mbembe, *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* Paris, Karthala, 2000.

déconcerte quelque peu les spécialistes en mettant en doute leurs théories antérieures sur le climat. Il n'empêche. C'est à nouveau en Afrique que, vers 200 000 av. JC, apparaît cette fois-ci notre ancêtre direct, *homo sapiens sapiens*. Bref, dès les débuts de la préhistoire, on trouve la dispersion africaine.

Pourquoi, dès lors que l'histoire proprement dite débute, entre 7000 et 4000 av. JC., les Africains se sont-ils repliés pour des siècles sur leur continent sauf à en être extraits par la force, l'Afrique en somme se refermant sur elle-même ? Mais pourquoi parler de renfermement ? L'Afrique, à sa façon, non seulement s'est trouvée à plusieurs reprises au centre de mondes connus, mais elle s'est révélée comme un ensemble susceptible de mettre en contact entre eux ces mondes qui venaient à elle. Que l'Afrique fut, comme les autres, en différents temps de l'histoire, au centre de systèmes internationaux, devient visible par une astuce cartographique simple : placez au centre d'une représentation du monde le continent dont vous interrogez la centralité, et celle-ci va vous sauter aux yeux. La cartographie occidentale met l'Europe au centre de la planisphère, et tout en découle. La cartographie chinoise peut en faire de son côté tout autant, et l'Afrique de même. Ainsi se trouve-t-elle à son tour au carrefour de trois mondes :

- le monde méditerranéo-afro-asiatique, peut-être le plus ancien
- le monde de l'Océan Indien, qui s'épanouit surtout entre le Ve et le XVIe siècle
- enfin le monde atlantique, le dernier arrivé, à la fin du XVIe siècle dans une histoire africaine qui avait commencé des siècles auparavant. Les Européens n'ont pas « découvert » l'Afrique, ils n'ont découvert que « leur » Afrique.

Ces rencontres avec le reste du monde ont chaque fois joué dans les deux sens : les visiteurs – Indiens, Arabes, Portugais, Européens et Américains sont tour à tour intervenus. Ils en ont tiré grand profit et l'avenir de leurs pays respectifs en a été chaque fois modifié. Mais il en va de même pour l'Afrique : ces rencontres successives ont suscité des hybridations culturelles et politiques de toute sorte. Il est vrai que les marchés décideurs étaient le plus souvent situés hors Afrique. Mais cela ne signifie pas que les Africains ont subi passivement l'intervention extérieure. Au contraire, chaque fois, il s'est trouvé des courants et des acteurs novateurs issus de ces nouveaux contacts : sultans de l'or, chefs esclavagistes, entrepreneurs de commerce ont joué un rôle actif parfois déterminant, en Afrique comme en dehors d'Afrique. Ceci n'a rien de surprenant : c'est même le cas général en histoire. Ce sont des événements inattendus, au sens fort du terme, qui déterminent chaque fois un futur différent : ainsi, pour l'histoire de ce qui deviendra la France, la conquête romaine, la concurrence nord-sud entre pays d'oil et pays d'oc, les guerres contre l'Espagne, plus tard contre la Grande-Bretagne, les conquêtes puis défaites napoléoniennes, les trois guerres contre l'Allemagne. Ce sont bien souvent des interventions extérieures qui déterminent l'histoire d'un pays

ou d'un continent. Un des faits du genre les plus brutaux n'eut pas l'Afrique pour terrain : ce fut l'épisode dit des Grandes Découvertes dans les Amériques.

Ainsi, il est anormal de ne faire de l'Afrique, d'une façon aussi continue dans l'histoire, qu'un épiphénomène de ce qui se serait passé ailleurs sous le prétexte d'un fait par ailleurs réel, celui que l'évolution technologique y démarra plus tardivement qu'ailleurs. Cela n'a nullement empêché que toute une histoire interne se soit déroulée en Afrique même. C'est l'histoire eurocentrée qui a fait de l'Afrique une « périphérie », alors que ce sont aussi bien les autres qui, pour les Africains, étaient situés à la périphérie de leur univers. Nous avons, en somme, à regarder par leurs deux extrémités les deux bouts de la lorgnette. Je voudrais le montrer par quelques exemples simples, et au surplus bien connus.

L'une des premières illustrations de ce propos est le rôle de l'or au Moyen Âge, métal précieux et rare qui, pour cette raison, s'est trouvé à l'origine de la prospérité financière aussi bien de l'Europe que du monde de l'Océan Indien. D'où provenait cet or, avant que ne soit découvert, à la fin du XVe siècle, celui des Antilles puis au XVIe siècle du Mexique, et au XVIIIe siècle du Brésil ? Cette découverte américaine fit la fortune de la péninsule ibérique promue dès lors comme fournisseur majeur de métaux précieux en Europe médiévale. L'or était produit essentiellement, outre quelques gisements lointains originaires des montagnes de l'Oural, par le « Soudan occidental », en provenance des sources du fleuve Sénégal et aussi dans l'arrière-pays de ce que les Portugais devaient surnommer pour cette raison, plusieurs siècles plus tard, la côte de l'or (*gold coast*). Un article prémonitoire du médiéviste Maurice Lombard évoquait le fait dans un texte qui fit date, publié dans la revue les *Annales* en 1947 : Encore attribue-t-il les réserves d'or d'abord à l'Empire byzantin, puis lorsque celles-ci sont en voie d'épuisement, vers le Xe siècle, à l'exploitation par les musulmans de caches comme celles provenant du pillage des tombes pharaoniques (celui-ci aurait-il attendu l'arrivée des Arabes pour exister?) ou de mines de la Nubie aux confins du haut Nil. Certes, il évoque l'or ouest-africain sous le terme « d'or du Soudan » (c'est à dire du « pays des noirs »)^f ; mais il en fait curieusement terminer le monopole arabe au XIe siècle, donc à la veille de l'essor des grands empires ouest africains⁸. Confondant parfois or « musulman » (implicitement méditerranéen) et or « du Soudan », il ne parle guère des producteurs et des intermédiaires africains : « sans l'or musulman ne saurait se comprendre le second âge

⁸ Lombard étant un spécialiste de Byzance, il constate effectivement le déclin des pistes transsahariennes aboutissant en Méditerranée orientale, la Cyrénaïque (Libye orientale actuelle) et la Tripolitaine étant entrées en déclin à la suite des invasions nord-africaines vandale, byzantine et arabe avant que l'Empire ottoman ne reprenne la main (XVe siècle). En revanche, il lui échappe que les pistes transsahariennes occidentales trouvent leur plein essor avec l'envol almoravide puis almohade marocain à partir du XIe siècle. Maurice Lombard, « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VIIIe au XIe siècle », *Annales*, vol.2, n° 2, 1947, pp. 143-160.

d'or de la civilisation byzantine⁹ ». C'est que, comme l'ont toujours fait les historiens occidentaux, il décrit un système d'échanges en circuit fermé eurocentré, - du monde musulman à Byzance, de Byzance à l'Occident et retour -, sans s'interroger sur le circuit méridional essentiel, transsaharien, de la *production* d'or. Pourtant on connaît bien, en histoire africaine, la grandeur successive des empires africains médiévaux (Ghana, Mali, Songhaï) qui établirent leur puissance sur ce commerce international. Al Bakri à la fin du XIe siècle, et Idrisi au XIIe siècle décrivent l'or du Ghana dont le territoire est limitrophe de la zone de production, « renommée à cause de la quantité et de la qualité du métal produit¹⁰ », Ibn Khaldun a conté le périple du sultan du Mali Kankan Moussa qui, au milieu du XIVe siècle, entreprit le pèlerinage de La Mecque, en compagnie de 12 000 esclaves « revêtus de tuniques de brocart et de soie du Yemen », et de nombreux chameaux apportant « quatre-vingts charges de poudre d'or pesant chacune trois quintaux¹¹ ». Sur son passage, il apporta tant d'or au Caire qu'il provoqua une formidable inflation. Les Africains échangeaient cet or contre une denrée qui était nécessaire à leur survie biologique : le sel du désert. Cet échange était très ancien. Il fut pour la première fois rapporté par Hérodote dès le Ve siècle avant J.C, qui le décrit sous le nom de « troque muette », pratiqué par les Carthaginois « au-delà des colonnes d'Hercule¹² ». La grandeur de Leptis Magna sous l'empire romain ne peut pas non plus s'expliquer autrement : grande métropole punique puis romaine (non loin de Tripoli qui joua plus tard le même rôle) et patrie de l'empereur Septime Sévère, elle était le débouché privilégié des pistes centrales du Sahara traversant le pays des Garamantes, le Fezzan et/ou le Tassili N'ajjer. On ne peut s'empêcher de penser que son opulence exceptionnelle put être redevable autant à l'or arrivé du sud qu'au commerce de l'huile d'olive et du blé sur lequel insistent les historiens de l'Antiquité, bien que celui-ci fût généralisé tout autour de la Méditerranée.

L'or africain était donc connu dans les temps anciens et cela se poursuivit intensément jusqu'à la découverte des mines américaines. Les Arabes de Méditerranée qui, pour leur part, préféraient la monnaie d'argent, servirent de truchement avec le monde européen occidental. Celui-ci en avait grand besoin dans ses échanges avec l'Asie orientale, qui traversaient le continent asiatique par caravanes jusqu'en Inde et en Chine où elles allaient chercher en échange soieries, pierres précieuses, et épices de toutes sortes. En exagérant à peine, on pourrait arguer que c'est grâce à l'or du soudan occidental (plutôt qu'à Byzance) que Marco Polo put au XIIIe siècle établir des contacts directs avec la Chine. Comment se fait-il que ce fait pourtant fondamental ne soit quasi pas retenu en Occident ?

La même remarque joue, avec le même type de raisonnement, pour l'or d'Afrique australe, dont l'exploitation par le royaume de Zimbabwe,

⁹ Maurice Lombard, *Ibid*, p. 158.

¹⁰ Idrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, Leyde, 1866, p. 7.

¹¹ Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, tome II, Paris, 1925-56, pp. 112-114.

¹² Hérodote, *Histoires*, Paris, Les Belles Lettres, IV, 183.

entre les XI^e et XV^e siècle (connu sous le nom de Monomotapa par les Portugais quand ils parvinrent, un siècle après la chute de Zimbabwe, sur la côte orientale d'Afrique¹³) conditionna les échanges transocéaniques dans le monde de l'Océan Indien. Ce n'est pas pour rien que l'on a retrouvé dans les fouilles de la cité fortifiée de Zimbabwe, pourtant située à près de 300 km à l'intérieur des terres, des porcelaines de Chine. Le grand port de l'époque fut Sofala, qui était sur l'Océan Indien le principal débouché de ces richesses. Par ailleurs, bien que les fouilles archéologiques n'aient encore fourni rien de probant en ce sens, pourquoi exclure que l'orpaillage put être antérieur au XI^e siècle, et que le métal précieux ait pu remonter vers le nord jusque vers les sources du Nil, car les Égyptiens anciens, si grands consommateurs d'or, n'en avaient pas chez eux ? Les historiens situent généralement plus près de la haute Égypte et plutôt en Arabie le « pays de Pount » dont les Égyptiens vantaient la production ; mais l'extension de la circulation de l'or à partir des sites majeurs de production africaine n'est pas à exclure a priori.

Autrement dit, certes on peut arguer que les Africains ont alors souffert de leur ignorance du marché mondial de l'époque, qui les incitait à croire que l'échange d'une barre de sel contre un lingot d'or n'était pas un marché de dupe. Il n'empêche que l'Afrique, aussi bien occidentale qu'australe, était située en ces temps anciens au cœur de l'économie mondiale : sans l'or du Soudan ou du Zimbabwe, sans l'émergence interne de puissantes formations politiques qui en contrôlaient les processus d'échange, celle-ci ne se serait pas développée de la même façon. L'or africain médiéval joua en son temps un rôle analogue à celui découvert à la fin du XIX^e siècle à Johannesburg (1886) : l'or sud-africain approvisionnerait désormais au XX^e siècle 80% de la consommation occidentale de ce métal.

L'Afrique a donc fourni au reste du monde un instrument financier majeur : l'or.

Le deuxième exemple est celui de la traite des esclaves. Dressons à nouveau une carte du monde avec l'Afrique pour centre, et les flux d'esclaves entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Un fait majeur saute aux yeux : les esclaves africains sont désormais drainés vers toutes les parties du monde : vers le monde méditerranéen (en particulier mais pas seulement par l'Égypte), vers l'Océan Indien et le sultanat d'Oman et de Zanzibar, et, *last but not least*, par l'Océan Atlantique. Les dernières recherches démontrent que le continent lui-même ne fut pas épargné, le « mode de production esclavagiste » y connut au XIX^e siècle une expansion encore jamais atteinte jusqu'alors, et les réseaux de traites internes y furent aussi nombreux¹⁴. Bref, à l'époque moderne mercantiliste, celle des grandes

¹³ W.G.L. Randles, *L'empire du Monomotapa, du XV^e au XIX^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1975.

¹⁴ Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage, le ventre de fer et d'argent*, Paris, PUF, 1986. Catherine Coquery-Vidrovitch, *L'Afrique et les Africains au XIX^e siècle*, Paris, Colin, 1999, pp. 189-210.

plantations tropicales d'exportation à travers le monde (canne à sucre, clou de girofle, coton, sisal, etc.), la main d'œuvre esclave africaine noire se retrouve partout : dans les Amériques bien entendu, mais aussi en Arabie, en Inde et Indonésie, et même sans doute en Chine. L'Afrique est devenue le pourvoyeur majeur de la main d'œuvre de plantations, et va le rester dans le cadre de la première révolution industrielle fondée sur l'industrie textile des cotonnades. Bref l'Afrique a pourvu le monde entier en main d'œuvre. Elle se trouve *de facto* au centre de ce que Marx a considéré comme le fait majeur de l'expansion économique : la *force de travail*.

L'Afrique a donc fourni au reste du monde un instrument productif majeur : le système esclavagiste.

Troisième temps : le XIXe siècle précolonial post-traite atlantique. La révolution industrielle anglaise réclame toujours plus de matières premières pour sa production : pas seulement le coton cultivé par les esclaves du sud des États-Unis pour l'industrie textile, mais les oléagineux tropicaux nécessaires pour huiler les machines, éclairer les ateliers (avant l'invention de l'électricité à la fin du siècle), fabriquer le savon dont on vient de découvrir la formule. L'huile de palme provient de façon privilégiée de l'Afrique de l'ouest, l'huile d'arachide également (et aussi de l'Inde), l'huile de coco et la noix de coprah vient d'Afrique orientale. Zanzibar fournit au monde le clou de girofle dont elle est le producteur exclusif. Les bois de teinture tropicaux sont essentiels pour l'industrie textile tant que l'industrie chimique n'y supplée pas. À la fin du siècle c'est le caoutchouc de la forêt équatoriale qui approvisionnera (aux côtés du Brésil) l'industrie des pneus automobiles, et l'or d'Afrique du Sud qui remplacera celui du Soudan occidental. Bref le continent africain, à nouveau, joue un rôle essentiel dans la production capitaliste occidentale. Les systèmes politiques et sociaux internes africains, une fois encore, se transforment et s'adaptent à ces nouveaux marchés qui vont, d'une part, intensifier la production donc le travail esclavagiste interne, mais d'autre part favoriser l'essor de nouveaux pouvoirs locaux ou régionaux, selon les cas empires de conquête, chefs de guerre, leaders de *jihād* ou entrepreneurs de plantations¹⁵. La configuration politique et sociale interne de l'Afrique de la deuxième moitié du XIXe siècle, bien avant l'achèvement de la conquête coloniale, n'a plus grand chose de commun avec celle du siècle précédent.

L'Afrique a donc été un fournisseur majeur de matières premières indispensables à l'industrie européenne.

Enfin, le rôle politique international joué par l'Afrique fut démontré par la tenue de la conférence internationale de Berlin en 1884-85. Pour la première fois, l'ensemble des Puissances européennes, Empire ottoman inclus, se réunissent, non plus pour solder une guerre (comme le Congrès de Vienne en 1815) mais pour en éviter l'éventualité. Or c'est d'Afrique

¹⁵ Cf. C. Coquery-Vidrovitch, *L'Afrique et les Africains au XIXe siècle, mutations, révolutions, crises, op.cit.*

qu'il s'agit, seul sujet de cette conférence qui préfigure ainsi, en quelque sorte, l'Europe à venir : fixer entre Européens les règles du jeu qui vont permettre de finaliser la colonisation du continent.

Cette colonisation presque intégrale du continent africain, réalisée dès les années 1900, va, pour une période relativement brève, retirer l'Afrique du champ des concurrences mondiales. « Mise en réserve » et utilisée comme telle par les différentes métropoles, surtout pendant la grande dépression des années 1930, l'Afrique paraît alors disparaître du jeu global. Mais la parenthèse fut brève. De la Deuxième Guerre mondiale à la fin de la guerre froide, l'Afrique retrouve toute sa place dans le système mondial : d'abord comme champ de bataille essentiel aux forces alliées, base française unique de la France libre affirmée comme telle par le général De Gaulle à la conférence de Brazzaville en janvier-février 1944 et point de départ des troupes de reconquête vers l'Europe méridionale ; puis centre stratégique et diplomatique de la guerre froide. L'Afrique a joué son jeu dans la politique de non-alignement des pays émergents du tiers-monde (conférences afro-asiatique de Bandoeng et du non alignement, 1955-56). Ce rôle fut renforcé par les indépendances des années 1960 puisque, désormais, les quelque 45 États africains, bientôt 55 en comptant les îles, font entendre leur voix aux Nations unies. L'Organisation de l'Unité africaine (OUA), fondée en 1963, joue alors un rôle important. La cartographie à nouveau est explicite : l'Afrique se situe au centre des rivalités, elle devient une zone-tampon essentielle, courtisée à la fois par l'Est et par l'Ouest, entre les États-Unis et l'Europe occidentale d'une part et l'URSS et la Chine d'autre part, déchirée elle-même entre les modérés et les radicaux (dits groupe de Monrovia et groupe de Casablanca).

Depuis la chute du mur de Berlin, son importance n'a pas décliné. On peut même arguer que la fin de la guerre froide, en mettant un terme à la course directe entre les deux grands blocs mais sans mettre fin au commerce des armes, a fourni l'occasion de transformer une partie du continent en marché désormais majeur de consommation des armes produites par les grandes puissances internationales. L'histoire politique interne souvent tragique répond évidemment à ces nouvelles données ; il relève de la malhonnêteté politique de ne l'attribuer qu'à l'impéritie des pouvoirs en place. Celle-ci est trop souvent réelle, mais elle est, au contraire, de plus en plus imbriquée dans la globalisation économique mondiale. Les développements récents sont en passe de faire de l'Afrique, pour encore un certain nombre d'années, le premier producteur mondial de pétrole (et de bien d'autres minerais très riches). C'est dire à quel point le continent, une fois de plus, se trouve en prise avec le monde.

Ainsi, à sa façon, et depuis les débuts de l'histoire, les Africains se sont pratiquement toujours, comme les autres, et ni plus ni moins que les autres, trouvés au centre de la mondialisation du moment. Cela signifie que, comme les autres, ils étaient à leur façon nécessaires à la mondialisation de l'ensemble. L'Afrique a joué un rôle essentiel de centre de production (de matières premières indispensables), et de centre de main

d'œuvre (hier d'esclaves, aujourd'hui de travailleurs migrants). En revanche, le continent dans son ensemble n'est guère centre d'industrialisation, et n'est pas encore marché de consommation. C'est ce qui permet aux autres d'en faire la « périphérie » de leur monde. Or c'est faux, pour de multiples raisons : économiques, certes, mais aussi stratégiques, démographiques, culturelles et humaines.

Alors comment sortir de ce cercle infernal d'infériorisation, de dénigrement et de victimisation ? Certes, l'histoire africaine cumule une succession impressionnante de déboires au profit de tous ceux qui, de l'extérieur, ont profité d'elle. Mais il faut sortir de cette représentation symbolique pour prendre à bras le corps les réalités d'aujourd'hui : ce sont les autres qui ont décrété que l'Afrique était une périphérie du monde ; aux Africains eux-mêmes de démontrer le contraire, aux Africains de « positiver », en prenant conscience non pas seulement de tout ce qu'on leur a pris, mais de tout ce qu'ils ont donné au monde. C'est aux Africains de puiser dans leur force commune la confiance dans leurs capacités, qui sont immenses : il faut trouver les moyens d'exploiter les forces vives de peuples qui ont toujours su résister à tant d'assauts. Le continent est riche d'une population encore en pleine croissance, jeune, dynamique et inventive, et de richesses productives exceptionnelles. Le travail social et politique est incontestablement en marche. Il a été rendu, entre autres, possible, d'une part par la croissance exponentielle, en dépit d'énormes difficultés, de la scolarisation, et d'autre part par une volonté de démocratisation qui s'est affirmée depuis les années 1990 et les conférences nationales, en dépit là aussi de multiples obstacles. La société civile et politique est de plus en plus différenciée et désormais majoritairement urbaine ; les classes moyennes sont en plein essor, de moins en moins disposées à supporter les régimes dictatoriaux d'antan. Ce travail social est hélas de longue haleine, il est susceptible de pannes et même de régressions, mais il est incontestable, et très méconnu des médias internationaux qui en restent encore trop souvent au schéma « afro-pessimiste » d'un continent condamné à la périphérisation. Ceci est, en outre, totalement contredit par l'explosion de l'information et de la communication (internet, portables, techniques informatiques).

Reste à faire de l'Afrique dans son ensemble le groupe politique de pression internationale qu'elle devrait constituer par rapport aux autres puissances. Des personnalités et des groupes africains solides et prestigieux s'y emploient désormais, comme autour de la fondation panafricaine créée par Alpha Omar Konaré, ancien président du Mali puis de l'OUA (aujourd'hui UA, *Union africaine*) en liaison avec l'Afrique du Sud. Laissons travailler ces forces en marche et pourtant quasiment ignorées en Occident. Alors seulement il sera éventuellement possible non de parler de « réparations », mais de les obtenir.

C'est tout le problème de l'avenir du continent.